

recueillies par l'empereur Hadrien, son testament, son apologie devant Domitien, sa vie par Méragène et un livre par Maxime d'Égée sur les faits qui s'étaient passés dans cette ville. Mais il avait surtout les mémoires de Damis singulièrement intitulés (*Δέλτος τῶν ἐκφαντισμάτων*, *Tabulæ purgamentorum præsepiti*, ou peut-être *ἐκφαντισμάτων revelationum*). J'ai parlé ailleurs de l'origine de ces mémoires.

Hiérocès appelait Maxime, Méragène, Damis et Philostrate les quatre évangélistes d'Apollonius (Eusèbe, *in Hieroclem*).

Philostrate traite fort mal Méragène et le déclare très-ignorant. Cela me ferait croire volontiers que le livre de Méragène était le plus véridique de tous.

Du reste, Philostrate n'hésite pas à dire qu'avant lui Apollonius était très-mal connu et que son livre a pour but de présenter son héros sous un aspect tout nouveau. « Apollonius, cet être plus divin que Pythagore, qui a, comme lui, cultivé la sagesse et vaincu les tyrans; qui a vécu en un temps peu éloigné de nous, quoique pas tout à fait récent, n'est pas encore connu des hommes comme un disciple de cette sagesse qu'il a si philosophiquement et si sainement pratiquée (*φιλοσόφως καὶ ὑγιῶς*)... On le loue, mais l'un pour une cause, l'autre pour une autre. Quelques-uns, à cause de ses rapports avec les Mages de Babylone, les Brahmanes des Indes, les *Gymnoi* d'Égypte, le croient magicien, le jugent mal et le calomnient... Je n'ai pas cru, ajoute-t-il, devoir supporter l'ignorance du vulgaire; j'ai voulu montrer quelle était la philosophie d'Apollonius et comment il a mérité de passer pour un être voisin des démons et des dieux. » (*δαίμωνιος καὶ θεῖος*, 1, 2.)

L'accusation de magie est celle en effet contre laquelle Philostrate cherche le plus à défendre son héros. C'était de magie qu'il était accusé devant Domitien, et il s'en défend dans son apologie. Philostrate l'en défend aussi (IV, 39). Euphrate aussi lui reprochait le crime de magie, et c'est

pour ce fait que le temple d'Éleusis et celui de Trophonius lui furent fermés (I, 2; V, 12; VII, 39).

III

RAPPORTS DE CETTE HISTOIRE AVEC L'ÉVANGILE.

J'en ai déjà indiqué quelques-uns dans le texte et on a pu en remarquer d'autres dans le cours de cet appendice. Je réunis au hasard quelques rapprochements de ce genre :

1° Expulsion de démons. — La peste d'Éphèse. — Le vampire fiancé à Ménippe (Voy. ci-d. p. 258). — Dans saint Luc (VIII, 28) le démon dit à Notre-Seigneur Jésus-Christ : Je vous prie, ne me torturez pas (*ἰδοὺμαι σε μὴ με βασανίσῃς*); et de même dans Philostrate (IV, 8), le spectre (le vampire) « semblait pleurer et priait qu'on ne le torturât pas » (*καὶ ἔδειτο μὴ βασανίσῃν αὐτό*). — Un jeune homme raille d'Apollonius. Celui-ci lui répond : Ce n'est pas toi qui m'insultes ainsi, mais le démon qui te possède. Cris de désespoir du démon; il jure de n'entrer plus désormais dans aucune âme; Apollonius le réprimande et lui ordonne de sortir dès qu'il verra tomber une statue qu'il désigne. La statue s'ébranle et le démon part (comparer avec Luc, VIII, 27, 34). — C'est au milieu du repas de noces de Ménippe qu'Apollonius est survenu pour le délivrer de son vampire. A sa vue, les serviteurs et les plats ont disparu; le tout n'était qu'une illusion du démon. Ce fait était connu à Corinthe, mais raconté d'une manière vague. Philostrate l'a lu plus exactement dans Damis (IV, 25). — Guérisons de possédés et de malades par le brahme Iarchas dans les Indes (III, 38, 39).

2° Connaissance des langues (I, 19).

3° Continence virginale, abstention des viandes, etc. — « Il vit sans commerce avec une femme, dépassant ainsi le

mot de Pythagore qui dit qu'il faut s'abstenir de celle d'au-trui » (I, 13). Il prêche l'abstention des viandes, l'usage du vêtement de lin (par suite de la même répugnance pour tout ce qui est animal), les longs cheveux (I, 32).

4° Autorité de sa parole, — sentences brèves, tranchantes comme le diamant (*adamantinæ*). Il n'interroge pas; le sage, dit-il, doit parler comme un législateur (I, 17). (*Erat enim docens eos sicut potestatem habens*. Matth., VII, 29; Marc, I, 22; Luc, IV, 32.)

5° Connaissance des pensées secrètes. — Elle est donnée à Apollonius par le brahme Iarchas qui sait tout, voit le secret des âmes et lui promet de lui donner la sagesse absolue (III, 16, etc.).

6° Estime de la pauvreté. — Il prie les dieux que les sages soient pauvres, que les riches usent honnêtement de leurs richesses (IV, 40). Il remercie les dieux de ce qu'il a peu et sait se passer de ce qui lui manque.

7° Attaques contre l'idolâtrie, sinon contre le polythéisme. — Il blâme partout les sacrifices sanglants; il oppose à cet égard à la sagesse égyptienne celle qu'il a, dit-il, recueillie dans les Indes (V, 25). Il reproche à un marchand d'idoles de vivre des dieux (V, 20); attaque les fables des poètes, qu'il trouve indécentes et auxquelles il préfère les fables d'Ésope (V, 14); raille les amours des dieux et des déesses (VI, 11). Ses conversations à ce sujet avec le chef des *Gymnoi* éthiopiens, Thespésius: il critique les idoles à têtes d'animaux de l'Égypte: « Il vaudrait mieux avoir des temples sans images, enseigner les rites et laisser l'imagination se figurer les dieux sous la plus belle forme possible; elle fera mieux que tout artiste: vous, au contraire, vous ne faites qu'enlaidir les dieux. » Seulement Thespésius l'embarrasse en attaquant les rites helléniques et lui reprochant les enfants que l'on fouette jusqu'au sang sur l'autel de Diane. « C'est, dit Apollonius, que la Diane scythique veut du sang et mieux vaut encore fouetter que tuer. » — « Comment donc les Lacédémoniens,

qui excluent si sévèrement les étrangers, ont-ils admis une déesse étrangère et aussi barbare? » — Apollonius s'embrouille. — Thespésius finit par conclure que, si l'on veut juger en vertu du bon sens et de l'équité, on arrivera à abolir les rites de toutes les nations: ainsi les mystères d'Éleusis, ceux de Samothrace, les Dionysiaques, le culte du Phallus. Mieux vaut donc, sur ces points-là, suivre la règle de Pythagore et garder le silence. — Apollonius y consent (VI, 19, 20).

Ailleurs il fait chasser des prêtres mendiants qui recueillaient des aumônes dans l'Hellespont pour faire cesser, disaient-ils, les tremblements de terre. Lui-même, grâce à sa puissance surnaturelle, les fait cesser sans frais (VI, 41).

Malgré ces rapprochements, chacun sent bien que l'imitation évangélique est beaucoup plus ici à la superficie que dans le fond des idées. Il serait même difficile d'extraire du livre de Philostrate l'énonciation de la doctrine philosophique ou religieuse qu'Apollonius avait cherché ou plutôt que Philostrate cherchait à faire prévaloir.

Comme de raison du reste, pour opposer cet enseignement au christianisme, il fallait lui donner une origine toute différente. C'est vers l'Inde, où ni l'un ni l'autre n'est probablement jamais allé, qu'Apollonius ou son panégyriste tourne ses regards.

Ce n'est cependant pas qu'Apollonius ne soit Grec et Grec de cœur. Il est plein de ce nationalisme exclusif et obstiné des Grecs de l'empire romain qui avaient du reste si peu défendu leur indépendance nationale. Il visite pieusement tous les sanctuaires de la Grèce sans s'occuper jamais de la religion romaine (IV, 24). Invité aux *Panonia*, il remarque, parmi les noms qui sont en tête de l'invitation des noms romains comme Fabricius, Lucullus, etc., et il s'indigne que des Grecs, écrivant au nom de la communauté ionique, s'affublent de ces noms barbares (IV, 5). — Son culte pour Palamède (*passim*). — Achille se plaint à lui de ne plus être honoré en Thessalie et lui ordonne

d'éloigner de lui un de ses disciples qui est Troyen d'origine et même descendant de Priam. Apollonius s'informe à son tour d'Achille si Hélène est réellement venue à Troie, si lui et Patrocle sont enterrés ensemble, si les Néréides viennent à leur tombeau, etc.

Mais, malgré ces préoccupations et ces puérités helléniques, ce n'est pas en Grèce qu'Apollonius place l'origine de sa philosophie. Il a conversé avec les Mages de Babylone, et les déclare sages, sinon en toutes choses, au moins sur beaucoup de points. Il admire aussi les *Gymnoi*, mais il les trouve aussi inférieurs aux Indiens qu'ils sont supérieurs aux autres Égyptiens ; et, comme le chef des *Gymnoi* répond par une critique de la magie et de la magnificence indienne, Apollonius se met à lui raconter ses débuts dans la philosophie : « La philosophie a fait apparaître devant lui ses différentes sectes, comme des femmes pleines de séduction et d'attrait. Mais, seule, la doctrine pythagoricienne l'a charmé par son austérité, sa gravité, sa sévérité virginale. Il l'a choisie ; puis il a voulu remonter à la source d'où elle est sortie, car elle a été corrompue par les Athéniens qui y ont mêlé le platonisme. Il a eu dès lors la pensée de s'adresser aux *Gymnoi*. « Mais « quoi ! lui a dit son précepteur, si tu étais lié avec un « jeune homme d'une grande famille, croirais-tu te consaciler son amitié en démentant sa haute naissance, et en « lui supposant une origine vulgaire ? De même pour la « philosophie. Son lieu de naissance est dans l'Inde, sous « un soleil plus pur, sous un ciel plus chaud, aux sources « de la vie, plus près des dieux. » Apollonius y est allé, et en effet a trouvé là la sagesse supérieure.

On comprend en effet qu'il fallait faire venir de loin la doctrine par laquelle on prétendait combattre et remplacer le christianisme, né au sein de l'empire romain et de la civilisation hellénique.

Ce remplaçant du reste était singulier ; ce qu'il y a de plus clair en fait de doctrine dans le livre de Philostrate

n'est que de la physique, et de la physique absurde. Les entretiens que, dans les Indes mêmes, Apollonius aurait eus avec son initiateur, le brahme Iarchas, se réduisent à dire que « le monde est un animal mâle et femelle (III, 34) ; que Dieu en est le père (35) ; qu'après le Dieu suprême une foule de dieux sont répandus dans l'air, dans la mer, sur la terre, sous la terre ; que la terre est plus grande que la mer, puisqu'elle la contient, mais moindre que la substance humide qui, à son tour, contient la terre » (37). Ils font ensemble de l'astrologie, de la divination (42, 44).

J'ai déjà dit comment la souffrance et la mort volontaire, acceptées par un Dieu pour le salut des hommes, étaient un degré d'héroïsme trop haut pour que Philostrate pût l'admettre même en imagination, et comment il épargne à son dieu manifesté sur la terre la torture et le supplice. Un autre trait de la pensée évangélique que ni Apollonius en pratique ni même Philostrate en théorie ne pouvaient guère admettre, c'est l'humilité et l'indulgence chrétienne. Le sage, personnifié et déifié en Apollonius, continue à être ce qu'il a été dans toute l'antiquité, orgueilleux de sa vertu et sans compassion pour la faiblesse d'autrui. Il n'est pas venu, lui, pour les pécheurs, mais tout au plus pour quelques justes comme lui. « Les dieux prennent soin d'abord de ceux qui philosophent ; après eux, de ceux qui ne péchent pas ; mais des pécheurs ils n'ont nul souci » (II, 39). — Apollonius, à Babylone, prie le soleil qui, ce jour-là, est son dieu : « En quelque lieu de la terre qu'il te plaise de m'envoyer, fais que je ne sois connu que des gens de bien, que je ne connaisse pas les méchants, et n'en sois pas connu » (I, 31). — Il ne veut pas parler à un homme coupable d'un meurtre involontaire (VI, 5). — Un gouverneur romain vient à Égée pour le gagner par des présents et mettre à profit sa puissance surnaturelle : « Avec la vertu, lui dit Apollonius, on obtient tout ; moi qui suis vertueux, je puis tout obtenir, mais je ne recom-

manderai pas aux dieux un coupable comme toi ; les dieux ne peuvent que te renvoyer à Némésis » (1, 12).

« Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs ¹, » est le mot de Notre-Seigneur. Je viens pour les sages et pour eux seuls, est toujours le mot de la philosophie païenne, même quand elle a le christianisme sous les yeux et qu'elle s'efforce de l'imiter pour le combattre.

N. B. L'antiquité nomme un grand nombre d'autres Apollonius qu'il ne faut pas confondre avec celui-ci :

Un Apollonius péripatéticien, contemporain de Plutarque (Plut., *de Pietate erga fratres*).

Un médecin, disciple d'Hérophile (*Id. Quæstion. natur.*).

Un stoïcien, contemporain de Caton (*Id., in Catone*).

Un autre, fils de Molon, rhéteur, maître de Cicéron (*Id., in Cæsare et in Cicerone*).

Un autre, Tyrien, auteur de la vie de Zénon (Diog. Laert. *in Zenone*).

1. Matth., ix, 13. Marc, ii, 17. Luc, v, 33.

FIN DES APPENDICES.

T A B L E

QUATRIÈME PARTIE

SOULÈVEMENT DES BARBARES.

CHAPITRE XII

MOUVEMENT CONTRE ROME.

| Ans de l'ère vulgaire. | Ans de Rome. | Pages. |
|------------------------------|--------------------|--|
| | | Au milieu de ces révolutions, la sûreté extérieure de l'empire était exposée 5 |
| | | Caractère peu national des armées. 6 |
| | | Les barbares du dehors encouragés à l'attaque 7 |
| 67-71 | 820-824 | Attaques des barbares sur le Danubé 8 |
| | | Révoltes en Bretagne 9 |
| | | Sur le Pont-Euxin, — en Afrique 9 |
| | | Mais le grand danger était sur le Rhin 10 |
| | | Population des deux rives du fleuve. — Moyens de défense de Rome contre les peuples indépendants de la rive droite. 10 |
| | | Moyens politiques pour maintenir les peuples soumis de la rive gauche 12 |
| | | Par suite de la guerre civile, affaiblissement des moyens militaires. 14 |